

# Les fagots

Autor(en): **Gaillard, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 14 [i.e. 15]

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224523>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

dernières années. Quels singuliers documents ! Quelle collection amusante, capable de constituer un volume fort plaisant à consulter, au point de vue de l'humour, du caractère, du patriotisme et de la bonhomie de notre peuple, se manifestant dans ses jours d'allégresse !

Mais, hélas ! que de jolies choses — en patois, en français — égarées pour jamais ! Que de vers très spirituels, écrits sans prétention, qui dorment maintenant dans les galetas ou s'effacent à cette heure, dans les colonnes jaunies d'un vieux journal défunt, au milieu d'un compte rendu de fête ou dans un récit dès longtemps oublié ! Heureusement qu'il existe encore quelques anciens qui ont de la mémoire et qui ont la gentillesse de nous redire ces choses ! Mais combien rares sont ces intelligents et ces fins lettrés épris des choses vieilles et des souvenirs du cru.

— Raison de plus, direz-vous avec moi, pour conseiller aux jeunes tout simplement ceci :

« Notez, je vous prie, ce qui vous frappe. Ne laissez rien perdre des jolies choses que vous avez lues, entendues, et qui vous ont charmé un instant. Hâtez-vous — au milieu de tant d'impressions fugitives qui se succèdent dans votre esprit — d'en consigner la mémoire. Ayez pour cela vos petites archives personnelles, le fidèle carnet de poche, entre autres, où le crayon note sans trêve, avant qu'il soit trop tard et où vous retrouverez dans quelques années avec bonheur ces mille petites perles — en prose, en vers — dont vous ferez un jour, pour vos amis, le plus charmant collier des plus curieux souvenirs. »

\* \* \*

Ceci dit, et sans prolonger ce préambule, j'ai l'intention, aimables lecteurs, si vous le voulez bien, de vous conduire, en suivant le fil de quelques notes anciennes, — à Vevey, — et là, le nez en l'air, d'y lire avec vous quelques devises que je vais transcrire.

Si les quatrains que nous allons voir défilier — et qui sont tous issus de la muse locale et populaire — vous semblent dignes d'intérêt, ces pages vous donneront peut-être l'idée ou de noter vous-même à l'avenir, et avec soin, ce que vous lirez de joli dans ce genre, ou de communiquer au *Conteur Vaudois* les vers et les devises qui sont dans votre mémoire et qui vous auraient frappé jadis par leur originalité.

\* \* \*

A Vevey, — la coquette cité qui, en pleine Provence vaudoise, se mire dans les eaux du Léman et semble rêver toujours aux fêtes des vignes qu'elles a célébrées si bien et célébrera longtemps encore, — à Vevey, dis-je, en l'année 1883 fanfares et drapeaux conduisirent dans ses murs l'harmonieuse et gaie phalange des chanteurs vaudois. Le drapeau vert et blanc flotta durant trois jours sur le pittoresque clocher aux quatre tourelles de Saint-Martin. Une vaste et gracieuse cantine avait été construite sur la promenade du Rivage.

Aux abords de la gare enguirlandée, à l'entrée de la rue de Lausanne, MM. les membres de la Société cantonale, étaient accueillis par ces vers :

#### CHANTEURS VAUDOIS !

Que béni soit trois fois ce jour qui vous rassemble !  
Que béni soit le Dieu qui protège ces bords !  
Que nos nobles drapeaux flottent toujours ensemble  
Pour unir cœurs et voix dans les mêmes accords.

Ce quatrain donnait la note, ainsi que celui-ci :

Chanteurs vaudois, amis de la patrie,  
Accourez sous le drapeau cantonal,  
Près du Léman, de sa rive fleurie  
On vous prépare un accueil cordial.

A la cantine, à droite de la tribune, on pouvait lire le nom des notes de la gamme au début de ces huit vers :

Dominés par l'amour de la liberté sainte,  
Réunis dans nos murs par un lien d'amour,  
Ministres d'Apollon, venus dans cette enceinte,  
Favoris des neuf sœurs, chantons tous ce beau jour :  
Soldats ! Joyeux champions des luttes d'harmonie,  
La victoire aux vaincus ne coûte pas de sang ;  
Si pourtant il en faut verser pour la patrie,  
Donnons-lui notre cœur, tombons au premier rang.

A gauche de la tribune, tout en buvant un verre ou jouant de la fourchette, on lisait ces gais conseils :

Chanteurs : pour boire allons *piano*,  
Pour le manger, *moderato*,  
Pour le devoir, *risoluto*,  
Pour la musique, *allegretto*.  
En amitié, *sostenuto*,  
Pour le progrès, *prestissimo*,  
Pour tout vrai bien, *animato*,  
Quant aux soucis, *decrecendo*,  
Et vous pourrez jusqu'au tombeau  
Chanter du cœur *leggero*.

Au fronton du collège :

Clé de fa, clé de sol ou bien clé d'un caveau,  
Clé d'un problème ou d'un triste bureau,  
Pour nous, collégiens, en un jour de printemps,  
La clé que nous aimons, oh !... c'est la clé des champs.

A la rue d'Italie :

Au-dessus de la politique,  
Unissons-nous dans la musique :  
Si l'une rend triste et méchant,  
L'autre réjouit par son chant.

A la rue du Lac, autour d'une aquarelle charmante de Gustave Roux figurant le *Messenger boiteux de Berne et de Vevey*, celui-ci présentait aux chanteurs un exemplaire de son almanach, en disant :

Le « Messenger boiteux » malgré son grand âge,  
Se sent tout guilleret en ce joyeux tapage ;  
Aussi se tenant fier sur sa jambe de bois,  
N'oubliez pas, dit-il, nos bons vieux chants vaudois.

Sur la porte d'entrée de la Crèche (asile des tout petits) :

Comme musique  
Vieille et classique,  
La Crèche en offre aux amateurs.  
Notre marmaille  
Roucoule et piaille  
En accords qui rendent rêveurs.  
Comme choristes,  
Ou forts solistes,  
C'est un vrai nid d'oiseaux chanteurs.

Devant la fabrique de cigares de M. Hofmann, rue du Panorama :

Point de beaux jours sans un cigare !  
Goûtez donc un « Panorama ! »  
Le fabricant ici déclare  
Qu'aux chanteurs il en fournira.

A la pinte, dit « des Artilleurs » :

Au café des Artilleurs,  
Venez tous, amis chanteurs !  
Il est si bon, le petit blanc ;  
Ne l'oubliez pas en passant.

Devant un autre restaurant :

Ici l'on éclaircit la voix  
A tous les bons chanteurs vaudois !

A la Clé, près de la Grenette, où Jean-Jacques fit un court séjour :

Chanteurs vaudois, bien tempérés,  
Etes-vous bien désaltérés ?  
— Non ! Venez donc boire à la « Clé »,  
Où Jean-Jacques a « déboulé ».

A l'embarcadère, pour le départ :

Dans nos murs pour trois jours ;  
Dans nos cœurs pour toujours !

Alf. C.

#### MARIUS

**M**ARIUS raconte son expédition en Afrique avec une mission qui le conduisit en automobile depuis Oran à Brazzaville.

Il s'étend avec une certaine complaisance sur les attaques de lions qu'il dut repousser, sur les ennuis qu'il eut à débarrasser son carburateur des poussières de sable qui obstruaient perpétuellement le gicleur, sur la difficulté qu'il eut à se procurer de l'eau pour alimenter son radiateur. Puis il déclare qu'ayant, par un inexplicable accident, dans un tournant dangereux et une descente rapide, écrasé un nègre, la mission voulut faire à celui-ci une inhumation conforme aux coutumes de son pays, afin de ne pas exciter l'animosité de la tribu. Pendant l'arrêt nécessité par ce pieux devoir, les officiers de la mission

étudiaient leur carte, notaient les observations qu'ils avaient pu faire, s'en rapportant entièrement à Marius pour les pourparlers avec les indigènes, puisqu'il avait affirmé savoir parler correctement leur langage. Or, Marius était allé trouver le chef de la tribu nommé Bamboula et il lui expliquait l'accident du mieux qu'il le pouvait.

— Moi écrasé sujet à toi et venir demander comment il faut enterrer lui, comment habiller croque-morts. Toi dire à moi comment vous faites quand y a mort dans le patelin. Moi vouloir que malheureux écrasé soit enterré avec tous les honneurs que vous rendez dans la circonstance. Moi payer tous les frais funéraires et distribuer noix de coco à la veuve. Moi payer aussi beaucoup bananes à petits négrillons orphelins.

Alors, le roi nègre, entouré de ses ministres, de lui répondre :

— Ici, quand y a mort, pas besoin croque-morts, fossoyeurs, ni rien di tout. Y a couper lui en morceaux, y a faire bouillon, rôtis, côtelettes et y a mangé tout de suite. Si toi tué noir, voilà prime récompense.

Et, ajoute alors Marius, le roi me remercia et me fit donner une pleine calebasse de cacahuètes.

**Jeux d'esprit.** — Un jour aux petits jeux de société, chez la baronne de C..., monsieur X. lance l'énigme suivante :

— ...C'est un mot français, bien français, illustré par un général et qui se compose de cinq lettres...

Chacun se regarde en se retenant de pouffer, tandis que la baronne commence à rougir de mécontentement.

Mais X... insiste :

— ...Allons, voyons !... Un mot qui restera dans l'histoire... un mot de cinq lettres... Vous ne devinez pas ? ...Cela commence par M...

Le maître de céans se décida :

— Je vous en prie, cher ami, vous...

Mais lui, s'inclinant très bas avec un sourire :

— Marne, chère amie... La Marne illustrée par le maréchal Joffre...

#### LES MOUETTES

*Comme une neige de pétales  
Dans l'effeuillage d'un bouquet,  
L'essaï des mouettes s'étale  
Et tourbillon au long du quai ;*

*Dans le froid qui cingle et qui perce,  
Blanches fleurs autour de l'hélicoptère,  
Tantôt le flot glacé les berce  
En une flâne au ras de l'eau,*

*Tantôt, brusquement affolées,  
— Caprice étonnant la raison... —  
Ce sont de prestes envolées  
Tire d'aile, vers l'horizon...*

*Parfois, au bord, l'enfant qui passe,  
Un rire en son minois poupin,  
A l'aventure, dans l'espace,  
Jette aux oiseaux un peu de pain.*

*Alors, l'essaï frêle s'effare  
En conquête, le bec ouvert,  
Sonnant dans l'air bleu la fanfare  
Sauvage et rauque de l'hiver !*

*Et puis, quand le jour s'atténue,  
Rasant le givre par les bois,  
Vers la rive à nous inconnue  
Elles retournent à la fois...*

#### LES FAGOTS

**F**AGOTS ! On n'en voyait pas davantage au temps où dans les campagnes on ne connaissait ni houille, ni coke, ni briquettes, où trônaient dans les chambres les grands fourneaux en molasse et où chaque paysan tenait à honneur à faire son pain dans son four. Il en fallait alors des fagots pour alimenter ces deux goulus : un, deux, trois par jour, suivant la température, pour le fourneau à bancs et à cavette, et de 7 à 10, suivant leur taille et leur nature, pour la cuisson de quelques salées au lard, gâteaux aux pommes, au « nillon » et d'une quinzaine de pains de deux kilos.

Aujourd'hui, il faut croire que les « fascines » reviennent à la mode, à moins qu'exceptionnellement elles ne servent à commémorer le 1er août 1932 d'une façon plus éclatante et à remettre en honneur, en 1933, les Brandons par des feux d'une beauté et d'une durée inconnues jusqu'ici.

Il y en a partout des fagots ; on les dirait jaillis du sol sous un coup de baguette magique. Ils s'alignent en rangs pressés, tête haute comme autrefois les masses profondes de combattants, dans les clairières, le long des cours d'eau grands et petits, à la lisière des forêts, au bord des chemins et des sentes. Ils forment de petits tas dans les vergers, appuyés contre le tronc de l'arbre qui les a fournis ; ils s'empilent en montagnes dans les hangars, sous les avant-toits, jusqu'au seuil des maisons.

En voulez-vous des fagots ? Il y en a pour tout le monde, pour tous les goûts et tous les usages ; il y en a de grande taille et il y en a des minuscules, des trapus et des sveltes, des lourds et des légers. Voici le fagot de brindilles, qui flambe à l'égal de celui de sarments et ne boude jamais à l'allumette ; c'est par excellence le docteur d'omelettes, le maître des fritures. Voici le fagot de sapin qui fera merveille dans la cheminée de votre salon, madame, pour ranimer le tison languissant, jeter une flambée de gaieté au milieu d'une savoureuse odeur de résine. Voici le fagot de hêtre, de la meilleure des ramées, épais, cossu, le roi des fagots, qui brûle sans hâte d'une flamme claire et chaude et qui convient particulièrement pour allumer votre calorifère, votre feu de coke ou de houille.

En voici une autre édition à deux liens, très recommandable, renfermant comme on dit vulgairement le mince et l'épais, et répondant ainsi à tous les besoins. Voyez ces bûches entourant ces ramilles ; c'est dur, c'est franc, ça brûle à petit tirage et ça chauffe ! je ne vous dis que ça ! Vous les sciez en quatre bouts, et cent fagots vous donnent l'équivalent d'un demi-moule avec l'avantage de ne pas même coûter autant. Et ils ne sont pas maigrelets ! Voyez un peu : un mètre de circonférence, en tout cas pas moins de 80 cm. ; il ne faut pas être un gringalet pour en porter deux à un troisième étage.

Ceci est le fagot façon « soupe à la bataille » ; il y a du tremble, du frêne, du saule, du noisetier, de l'aune, du tendre et du dur ; c'est le fagot démocratique, le fagot du pauvre, et qui se consume jusqu'à la dernière parcelle, en ne laissant qu'une pincée de cendre.

Voici enfin le fagot d'épines, d'aspect rébarbatif, qu'on porte au bout d'une fourche, qu'on détaille avec des pincettes, ou qu'on introduit tout entier dans la gueule d'un four et qui donne une chaleur d'autant plus ardente, et une flamme d'autant plus claire que les épines sont plus aiguës.

En voici, en voilà des fagots ! Faites votre choix et vos provisions !  
A. Gaillard.



**A côté du bonheur.**

17

— Tant mieux pour vous, dit languissamment Juliette... peut-être qu'après tout, je n'aimais pas Lucien.

— Je trouve que Juliette a raison de refuser, dit Mme Destral, mais, Mme Givray, respect pour, il n'y a pas tant de jeunes femmes qui feraient une pareille proposition, il faut que vous soyez la bonté même...

— Oh ! j'ai déjà expliqué à Juliette... moi, ça ne me fait rien de demeurer avec ma belle-mère, elle aura beau crier et se regifffer, je ferai quand même toujours à mon idée... Pour Juliette, c'est autre chose, elle est trop sensible sans en avoir

l'air, le moindre reproche la mettrait sens dessus dessous.

Juliette sourit faiblement.

— C'est vrai, dit-elle, en tous cas, je ne me sens pas le courage de vivre avec une femme comme Mme Givray.

— Réfléchissez encore, insista Henriette. Vous êtes un peu injuste pour Lucien parce qu'il ne sait pas se débrouiller, vous croyez qu'il est lâche et qu'il ne vous aime pas, vous ne savez pas ce qu'il souffre ; moi, ça me fait mal au cœur d'y penser.

Un moment plus tard, lorsque la jeune femme se trouva seule sur le chemin de Doullens, elle se disait encore : Non, Juliette n'aimait pas ce pauvre Lucien... dans une circonstance pareille, moi, si quelqu'un était venu me proposer ce que j'ai proposé, je lui aurais sauté au cou en pleurant de joie, et tant pis pour ma fierté.

Quelques semaines passèrent, pénibles et longues chez les Destral... Juliette travaillait machinalement, indifférente, sans plaintes et sans expansions, et Mme Destral, peut-être, souffrait plus que sa fille. A un mois de février tiède et doux comme un vrai printemps, avait succédé un mois de mars sévère, sombre, et tourmenté par de longues journées de bise. Juliette, d'habitude, par des jours comme ceux-là, prenait très soin de sa mère, elle la forçait à mettre un mouchoir de laine, lui apportait un chauffe-pieds, et surtout, autant que possible, l'empêchait de sortir et faisait elle-même l'ouvrage du dehors. Mais maintenant, tout semblait lui être égal et indifférent, même la santé de sa mère. Quand elle voyait celle-ci se préparer à aller vers la fontaine, elle lui disait faiblement :

— Laisse, maman, je veux faire ça.

Mais comme elle ne le faisait pas, Mme Destral allait quand même.

Un soir, Mme Destral se sentit frissonnante, avec un point de côté, et une étrange lassitude. Sans rien dire, elle se fit une tisane de bourrache, puis, ne se sentant pas mieux, elle dit à Juliette :

— Je vais au lit, je ne me sens pas bien.

— As-tu de la fièvre ?

— Peut-être bien, quand je serai au lit, tu me mettras le thermomètre.

Juliette ne se pressa pas. Sa maman était si souvent peu bien, si souvent avait de la fièvre, un peu de grippe, un peu de bronchite, et se remettait, et recommençait clopinant son travail... Elle alla, au bout d'un moment, secoua le thermomètre, le mit en place et s'approcha de la fenêtre pour regarder, au dehors, dans les prés les arbres tourmentés par la bise hurlante.

— N'y a-t-il pas au moins dix minutes que je l'ai ? demanda la voix plaintive de Mme Destral.

Nonchalamment, la jeune fille prit l'instrument, le regarda, s'approcha de la fenêtre, regarda encore de plus près et soudain, sentit ses genoux fléchir sous elle... 40°2... Un instant, elle resta là, épouvantée comme si la mort était devant elle, horrible et grimaçante, puis, faisant un effort pour cacher son effroi, elle s'approcha du lit.

— Te sens-tu malade, maman ? dit-elle.

— Eh bien, voilà, pas seulement, mais j'ai de la peine à souffler, si la Marie voulait venir me mettre des ventouses.

— Il faut peut-être faire venir le médecin.

— Oh ! que non... est-ce que j'ai de la fièvre ?

— Un peu... Par prudence, il vaut mieux que le médecin vienne.

La malade eut un geste d'acquiescement, et Juliette vola dehors.

— Papa, appela-t-elle angoissée, papa !

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit M. Destral sortant de la remise où il faisait des balais.

— Va vite téléphoner au médecin, papa, la maman me semble bien malade.

— Qu'est-ce que tu me dis là ? mon Dieu... qu'a-t-elle ?

Il ne savait pas où il en était, ôtait son tablier, le remettait, allait vers la porte, se retournait parce qu'il n'avait pas d'argent...

— Tant pis, papa, va vite.

Le soir même, on sut dans le village que Mme

Destral avait une pneumonie, et, comme elle était très aimée, les voisines anxieuses vinrent, discrètes et apitoyées, offrir leurs services à cette pauvre Juliette. Mais Juliette refusait tout, ne laissait entrer personne, et ne quittait pas sa mère. Elle était en proie à une angoisse et à un remords qui lui broyaient le cœur.

— Elle mourra, songeait-elle farouche, et ce sera ma faute, je ne l'ai pas soignée, je ne m'inquiétais que de moi, je ne pensais qu'à mes malheurs, et à présent ma mère va mourir.

La nuit fut longue et agitée. La malade ne trouvait pas de repos, se tournait cent fois, demandait l'heure, sommeillait un instant, s'éveillait en sursaut, et appelait : Juliette.

— Oui, maman.

— Pourquoi ne vas-tu pas te coucher ?

— J'irai dans un moment.

— Où est-il le papa ?

— Dans la chambre à côté.

— Lui as-tu mis le bon duvet ?

— C'est sûr, il a bon chaud.

Ainsi passa l'interminable nuit. Le lendemain était un dimanche. Le temps, tout à coup, avait changé, la bise était tombée, et il faisait très doux sous un ciel gris et mélancolique. Le père Destral, heureux d'être bon à quelque chose, et peut-être aussi, sans se l'avouer, d'échapper un moment à la tristesse de sa maison, était parti chercher la tante Amélie. Le médecin revint de bonne heure. C'était un vieillard, bon et gai, mais qui ne rassurait que quand il pouvait le faire. Devant Mme Destral, fiévreuse et agitée, il resta grave, l'ausculta longuement, fit une injection, et rédigea une nouvelle ordonnance.

— Faites chercher cela tout de suite, et donnez immédiatement la dose prescrite, dit-il en s'en allant.

Une vieille voisine était là, qui était venue offrir ses services.

— Et mon père qui n'est pas là pour aller chercher ces remèdes, fit Juliette angoissée.

— Eh bien, dit la voisine, toi qui as de meilleures jambes que moi, va dire à mon Henri d'y aller, je crois qu'il est en train de se raser, il sera tout content de te rendre ce service.

Sans hésiter, Juliette courut où on lui disait. Henri venait de partir. Comme elle revenait, se demandant à qui elle allait s'adresser, elle se trouva en face d'un couple qui, lentement, remontait la rue. C'était Samuel Payot avec une jeune fille. Il rougit un peu, salua et passa, puis, tout à coup, se ravisa et revint vers Juliette.

(A suivre). Louise Musy.

« Piolette se marie » au Théâtre Bel-Air, ne sera joué que trois fois samedi soir, et dimanche en matinée et en soirée par les excellents acteurs du « Théâtre Vaudois » C'est la plus gaie de toutes les pièces de M. Chamot. N'attendez pas à la dernière heure pour retenir vos places chez Hipp.

**Bourg-Ciné-Sonore.** — Au Bourg : Le Capitaine Caddock. Mise en scène : Hams Schwarz. Musique : Werner R. Heymann. Couplets : Jean Boyer. C'est un parlant français UFA. Cette exquise opérette, qui vient de remporter un triomphal succès dans les plus grandes salles de Genève, est animée d'une vie intense. L'histoire en est amusante, pleine de fantaisie et d'humour. Le capitaine Craddock est un marin énergique. Comme le gouvernement de sa souveraine ne le paie pas, il quitte son poste. La reine veut le punir, mais quand elle le rencontre, elle ne songe plus qu'à l'aimer.



TREUTHARDT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549

Pour la rédaction  
J. Bron, édit.  
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.